

De tous ses sentimens secret dépositaire,  
 C'est-là que les Zephirs, c'est-là que les oiseaux  
 Mêloient leurs doux concerts, au murmure des eaux ;  
 Et qu'un ruisseau tombé du haut d'une Coline,  
 Promenoit lentement son onde cristalline,  
 Qui coulant aux hazards sur un sable doré,  
 Offroit le cours tardif d'un Cristal épuré.  
 Au travers de ce bois il promenoit son onde,  
 Trainant à longs détours sa course vagabonde ;  
 Et son bord ombragé, par tout étoit couvert  
 Des appas attrayants d'un gazon toujours vert.  
 Là Coridon assis, armé de sa houlette,  
 Egaya ses Troupeaux du son de sa Musette :  
 Païssez, leur disoit il, & goutez les appas  
 Des fleurs que le Printems fait naître sous vos pas ;  
 C'est pour vous chers Moutons que ces Bois reverdisent,  
 Qu'on voit ces vastes Champs & ces Prés qui fleurissent ;  
 Vous y pouvez venir sans craindre pour vos jours,  
 La fatale fureur des Lions & des Ours.  
 Les Loups dont vous craignez les horreurs & la guerre,  
 N'oseroient seulement approcher cette terre.  
 Pan, dont nous reverons les ordres & les loix,  
 De ces Hôtes cruels a deffendu nos Bois.  
 Ce Dieu veille toujours au soin de vôtre vie.  
 Bravez de ces gloutons la cohorte ennemie,  
 Et païssez à loisir sur ces côteaux prochains,  
 Allez mêler vos bords aux danses des Silvains.  
 C'est sous le frais charmant de ces heureux feüillages  
 Dont jamais le Soleil ne perça les ombrages,  
 Que les faunes suivis de Flore, & des Zephirs,  
 Prennent d'un doux ébat les innocens plaisirs.  
 Les uns d'un pied leger, sur l'herbe encore naissante,  
 Dansent au son réglé d'une flute sçavante :  
 D'autres à qui l'amour fait ressentir ses traits,  
 D'Attalante ou d'Iris vantent les doux attrait :  
 Et dans une chanson que Venus leur inspire,

Tirent